

Mémoire courte sur La Division du Travail

Avant-propos

Avant de se lancer dans la lecture de ce trop court essai sur la division du travail, il convient d'explicitement clairement la démarche entreprise. La volonté première de ce projet est d'exprimer une pensée indépendante et originale, démarche en soi limitée dans la mesure où l'influence inconsciente des auteurs et des discours entendus ne permet qu'une émancipation relative et partielle de la pensée. Il ne s'agit pas ici de renier l'influence des auteurs sur une pensée, mais bien plus d'affirmer la possibilité de s'appuyer sur des expériences de vie et des représentations intuitives personnelles. Le Club de Réflexion du lycée Ribeaupierre possède à lui tout-seul une influence non-négligeable sur de nombreux passages du début. De plus, il s'agit ici avant tout d'exprimer une « expérience de **pensée** » dans la mesure où les faits décrits n'ont pas de réalité en soi, mais ne prennent sens que dans la mesure où ils s'inscrivent dans un système d'explication construit et cohérent, que l'on pourrait appeler « Paradigme », dans une acception certes personnelle du terme cf *Qu'est-ce qu'une révolution scientifique ?*. Il ne convient donc pas de prendre ces propos au pied de la lettre, mais bien d'essayer de percevoir en quoi ils permettent un progrès dans la compréhension de la pensée humaine. Ce qu'il faudra donc juger ici, c'est avant tout la cohérence interne du raisonnement et non une certaine adéquation avec le Réel, même si les arguments avancés se basent sur des faits scientifiques et rationnels. Cependant, ces propos prennent sens dans la conception actuelle de la science et de la démonstration.

1. Une dynamique d'évolution globale à l'origine de l'ordre social et de sa stabilisation

UN PROCESSUS NATUREL D'ORGANISATION DE LA MATIÈRE

Il y a un constat que l'on est indéniablement amené à effectuer lorsque l'on tente de déterminer la logique d'organisation de la matière : la recherche d'un état stable semble s'affirmer comme principe dominant. Cette recherche d'un équilibre se traduit par la nécessité d'une adaptation ou harmonie avec son milieu, dont la capacité d'adéquation correspond à un certain degré d'efficacité. Il convient ainsi de penser la Nature selon cette conception de la matière : elle cherche à minimiser les pertes d'énergie afin d'être la plus efficace possible. Cette sélection de la configuration la plus stable s'effectue par succession d'essais aléatoires, dont les plus fructueux se traduisent par une persistance dans le temps, correspondant à un certain processus de sélection des plus aptes.

Un processus récurrent semble également se dégager dans l'organisation et l'optimisation de la matière, un processus qui a été observé à toutes les échelles du vivant et semble avoir très largement contribué à l'organisation de la Nature telle que nous la connaissons aujourd'hui. Que ce soit par l'affirmation smithienne de l'existence d'une plus-value, créée lors de l'échange, ou par la conception rousseauiste de la volonté générale, il semble qu'il résulte toujours un gain d'efficacité lors de la mise en relation de deux individus, formant un tout qui transcende les parties. La première étape du processus correspondrait ainsi à une phase de « socialisation » : il s'opère une mise en relation de plus en plus étroite entre deux individus. L'exemple le plus évident est sans doute celui de la cellule procaryote, forme la plus primitive de vie sur terre, constituée du strict minimum pour survivre dans son milieu originel et primitif. Celle-ci s'est progressivement rapprochée de cellules semblables, jusqu'à obtenir une mise en contact étroite entre les deux singularités. Une fois la phase de socialisation achevée, il y a ensuite un approfondissement de cette mise en relation, jusqu'à aboutir à une forme de « symbiose », c'est-à-dire un entrelacement dans un tissu complexe. Cette parfaite complémentarité des organismes instaure une relation d'indépendance du fait de leur spécialisation progressive. Enfin, la dernière phase s'affirme comme étant celle de la « fusion », c'est-à-dire la naissance d'un individu de conscience supérieure. Dans le cas de la cellule procaryote, leur fusion a permis l'élaboration de la cellule eucaryote, grâce à les différenciations des cellules respectives en organites spécifiques enrichissant et améliorant le fonctionnement de l'ensemble. Il n'y a plus alors qu'un seul individu régit par une conscience unique de degré supérieur.

Cela se traduit ainsi dans la nature par le passage de la cellule procaryote, à la cellule eucaryote, à l'organisme pluricellulaire, jusqu'à l'assemblage de cellules eucaryotes,

dont l'Homme est un représentant évident, pour finalement aboutir à un stade supérieur de conscience, dont les représentants sont encore très rares dans le monde vivant.

L'être humain se situe approximativement aux alentours du stade 3. Pour parvenir au niveau supérieur, il faudrait obtenir une union des singularités et l'émergence d'une conscience supérieure, mais sans pour autant qu'elle soit accompagnée par une fusion physique des protagonistes, comme c'est le cas pour la cellule eucaryote ou le tissu pluricellulaire par exemple. La fourmilière est un excellent exemple de ce nouveau stade de conscience. La fourmi primitive était un individu auparavant indépendant et autonome, disposant d'une conscience propre. Sous l'effet du processus de socialisation – symbiose – fusion, le rapprochement des individus fourmis a conduit à l'élaboration d'une conscience de degré supérieur : la fourmilière. Car il s'agit bien de cela, les fourmis sont les neurones de la fourmilière, qui constitue le véritable individu. La fourmilière se comporte également comme un organisme par le fait qu'aucune hiérarchie ne règne entre les différents constituants, ils sont tous nécessaires et indispensables. La reine n'est que l'organe reproducteur, et absolument pas l'instrument d'un pouvoir tyrannique, raison pour laquelle on a souvent comparé hasardeusement la fourmilière à une dictature, ce qui n'est évidemment pas le cas, car sa structure ne correspond pas à une hiérarchie établie entre les individus. La fourmilière apparaît également comme un modèle remarquable au niveau de l'adaptation et de l'efficacité, étant parvenue à peupler la grande majorité de l'espace terrestre, construisant de vastes cités de fourmilières structurées par d'immenses réseaux de galeries souterraines. Ce phénomène vient d'être corroboré scientifiquement par la parution d'un article dans *le Monde* concernant la mise en relation de deux rats pourtant séparés par l'océan atlantique ! Comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de proclamer la supériorité de la fourmi sur l'homme, mais bien de dégager un processus d'évolution, c'est-à-dire que si l'homme suivait les potentialités dégagées par ce mode d'organisation de la fourmilière, son potentiel serait accru, sans subir cependant l'aliénation que représente une transformation en fourmi (bien que cela témoigne d'une perception très anthropocentrée et conservatrice, ce qui est tout à fait concevable).

Ainsi, ce processus s'affirme à toutes les échelles du vivant et est la condition *sine qua non* d'une efficacité permanente, mouvement dynamique entre l'organisme et son environnement extérieure, se spécialisant lui aussi. Il apparaît ainsi qu'à la fin du processus de socialisation – symbiose – fusion, on effectue un saut d'échelle qui replace le nouvel organisme au départ du processus fractal. L'adjectif « fractal » est très important, mais je n'ai pas envie de creuser en profondeur le concept dans ce mémoire. Affirmons rapidement le processus d'évolution décrit comme la cristallisation d'un motif fractal, caractérisé par la répétition d'un motif auto-similaire à toutes les échelles, marquant la primauté du processus sur le résultat (cf *l'ensemble de Mandelbrot*).

D'une certaine manière, on pourrait penser que ce qui motive les « changements de paradigmes » que représentent le passage d'un niveau de conscience à un autre, est identique au mécanisme mis en avant par Thomas Kuhn à propos des révolutions scientifiques. L'accumulation de contradiction dans le paradigme, c'est-à-dire de perte

d'efficacité, conduit à une période de crise qui se conclut par le passage à une forme d'organisation supérieure, plus apte à s'adapter aux nouvelles formes de la contrainte.

Quelle limite y a-t-il à ce processus ? Nous avons longtemps cru que cette limite serait l'élaboration d'une conscience englobant l'ensemble du vivant, appelée Dieu, ou Gaïa. Cependant, il nous semble que ces changements d'échelle n'admettent aucune limite, car notre perception du monde vivant est bien entendu conditionnée par nos capacités sensorielles. En ce sens, nous ne sommes pas sûrs que l'on puisse atteindre un jour une forme totalement parfaite et équilibrée, dans le sens où le mécanisme est dynamique et ne prend son sens que par sa perpétuation. En effet, ce processus correspond à une mise en tension permanente permettant la progression. On pourrait également croire que lorsque l'état « divin » sera atteint, c'est-à-dire que l'ensemble de la conscience auparavant fragmentée en une multitude d'organismes, se trouvera rassemblée en un point, surviendra un nouveau big-bang, lui-même fragment d'un mouvement cyclique, dont l'explosion gigantesque serait l'instant de crise. L'Univers effectuerait ainsi un « rebond » sur lui-même pour recommencer à nouveau le processus d'explosion de la conscience, puis de restructuration progressive selon le paradigme de l'efficacité.

UN PROCESSUS NATUREL S'APPLIQUANT À LA L'HOMME SOUS LA FORME DE LA DIVISION DU TRAVAIL

Partons ici d'un constat, celui de l'affirmation de l'Homme en tant qu'être naturel. En effet, un Homme non-naturel serait-il encore un Homme ? Encore une fois, cette affirmation pourrait être contestée, mais comme énoncé précédemment, il s'agit ici de poser un nouveau repère servant de support à la progression de cette expérience de pensée. De nombreux éléments nous amènent à poser cette hypothèse, que nous ne souhaitons pas détailler ici même. Mais le plus grand argument est sans doute la simple observation du fait que l'Homme en tant qu'être vivant est le résultat des premières étapes de ce processus et que, tout simplement, il est plongé en plein dans la dynamique de socialisation – symbiose – fusion, que nous appelons plus communément « division du travail » lorsqu'elle s'applique à la société. Ce que l'on dénomme « travail » peut être étendu à l'ensemble de l'action de l'homme sur son milieu. C'est pour cela que l'on pourrait affirmer la division sociale du travail, telle qu'elle est entendue aujourd'hui, comme un moment historique de l'évolution de l'Homme, voué à être transcendé. Ainsi, la division du travail apparaît comme un processus naturel observé à toutes les échelles et s'appliquant sur la société elle-même.

On pourrait ainsi proposer une première topique, très approximative, qui ne serait que l'expression de cette ébauche de réflexions, et que nous étofferons au fur et à mesure. Cette représentation concernerait la « philosophie de production », ou plus simplement, celle du travail.

Individu isolé	§ → Autoproduction
Socialisation	§ → Partage des tâches et échange
Symbiose	§ → Division du travail
Fusion	§ → ?

Comment les différentes formes de ce processus se sont-elles manifestées à l'échelle sociale ? Sans détailler chaque étape précisément, contentons nous d'en donner une description globale. L'augmentation exponentielle de la quantité des progrès techniques a permis à l'information de circuler de plus en plus vite entre les différents constituants de l'ensemble social, permettant une structuration interne progressive de la société selon ses mouvements propres, dont les chemins sont tracés par la norme façonnée par l'habitude, ou vis-à-vis de l'environnement auquel elle doit s'adapter. Les processus de mondialisation, de globalisation et d'uniformisation sont à ce jour bien connus. On peut en effet parler d'uniformisation d'un point de vue supérieur, à mesure que l'on observe la formation d'un tout cohérent et structuré. De l'intérieur, il s'agit cependant d'une spécialisation et différenciation grandissante qui permet de créer ce tissu social solide. Par la diminution drastique des distances-temps, on aboutit à une interaction accrue entre les individus. C'est cette augmentation de la vitesse de l'information qui permet d'envisager d'autres contrées inexplorées de la conscience. De plus, la naissance d'internet a permis d'augmenter encore cette interconnexion jusqu'à noyer l'individu dans une quantité énorme d'information. Cependant, l'espèce humaine ne dispose pas des capacités de traitement de cette information.

Concernant l'expression stricte de la division du travail, il n'est pas nécessaire dans expliquer toutes les modalités impliquées dans les détails, ce travail ayant déjà été admirablement effectué par Durkheim, Smith et bien d'autres auteurs encore. Rappelons simplement que la mise en relation des Hommes a travers la pratique de l'échange permet un gain d'efficacité, qui a conduit progressivement à une société hyperspécialisé, dans laquelle chaque individu n'effectue guère plus qu'une tâche extrêmement précise. La division du travail prend source dans les différences de capacités naturelles de chaque individu, certains êtres étant plus adaptés à la réalisation de certaines tâches, tandis que d'autres se distinguent dans la conceptualisation et les raisonnements scientifiques par exemple. L'agriculture en elle-même implique déjà une forme de division du travail temporel, dans le sens où chaque moment de l'année semble plus propice à un certain type de travail agricole.

Ainsi, la société ne serait pas formée sur un contrat entre les protagonistes, mais d'un tissu social imbriquant directement les acteurs sociaux dans une interdépendance certaine dont ils ne peuvent se dégager.

L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU TYPE DE SOLIDARITÉ ET DE TISSU SOCIAL

Le processus de division du travail en cours dans nos sociétés conduit au passage d'une solidarité mécanique à une solidarité organique. Reprenons rapidement les dires de Durkheim de manière plus intuitive avant d'essayer de voir que, bien plus qu'un changement de solidarité, c'est la nature même du tissu social qui se modifie.

Le premier type de solidarité décrit par Durkheim et appelé « solidarité mécanique », correspond à une tendance naturelle de l'Homme à la recherche de contact avec son semblable. Se rapprocher d'une singularité qui nous ressemble, c'est avant tout se conforter soi-même dans sa démarche individuelle. Ainsi, l'individu s'associe avec des êtres qui lui sont similaires, autant dans les croyances que dans les pratiques, avec qui il partage de nombreux points communs. On pourrait parler d'une sorte « d'amitié de consensus », où les individus progressent désormais à plusieurs, additionnant leurs forces respectives dans le Réel.

La division du travail entraîne la structuration de cet ensemble social par la spécialisation et conduit à l'apparition d'un nouveau type de solidarité, dite de type « organique ». Des individus complémentaires, mais non opposés, se rapprochent et rendent leur action indispensable l'un à l'autre. Par leur complémentarité, ils forment la structure physique de l'organisme supérieur que nous avons décrit dans les paragraphes en amont. Ce tissu social est bien plus solide, de dimension organique, et l'unité qu'il crée ne peut que difficilement être brisée, car les différents constituants ne peuvent survivre l'un sans l'autre.

Après ces propos certes très classiques, mais qu'il convenait d'énoncer afin de ne pas perturber le raisonnement logique, il semble que, bien plus qu'un changement de solidarité, la division du travail donne naissance à un tissu social dont la nature est différente du premier : Celui issu d'une solidarité mécanique est basé sur un libre consentement, un consensus entre des individus qui s'associent volontairement. De ce fait, même si le tissu en lui-même est moins solide, le lien entre les individus est plus fort, car il est le résultat d'un choix libre. Face à cela, la solidarité organique crée un entrelacement complexe d'acteurs sociaux, mais leur imbrication relève, d'une certaine manière, de la contrainte ; d'une forme de nécessité non choisie par l'individu. La structure physique de l'organisme supérieur est ainsi issue de la solidarité organique, mais l'absence de solidarité mécanique entraîne une perte de valeur et de conscience globale. L'individu de niveau supérieur provient en effet de l'association d'un corps social différencié, dont les différentes parties seraient unifiées par une conscience. Lorsque la solidarité organique est portée à son paroxysme, l'état de fusion est achevé et l'organisme est parfaitement cristallisé dans la distribution de ses tâches.

2. L'Inachèvement du processus limite et menace la régulation imparfaite de l'ordre social

UN PROCESSUS NON-ACHEVÉ ET IMPARFAIT

- **Une perte de cohérence**

Le gain d'efficacité et l'augmentation de la production permis par la division du travail ne vont cependant pas sans contrepartie ; le fait que chaque individu soit spécialisé à outrance le conduit à effectuer une part tellement réduite et ridicule d'un processus qui le dépasse, qu'il ne saisit plus la cohérence de ses actes. Son action simplifiée à l'extrême se résume désormais à celle d'une machine. L'esprit doit saisir l'ensemble des enjeux qui animent le corps, or la division du travail entraîne une perte de conscience et de valeurs.

Ainsi, comme le rappelle Durkheim, les savants d'avant les temps modernes maîtrisaient de très nombreuses disciplines, ils étaient philosophes, mathématiciens, astrologues et artistes. L'approche à la connaissance était beaucoup plus globale, on progressait de manière homogène dans la perception des différentes disciplines, mais évidemment, étant bien moins spécialisé, ils pénétraient bien moins profondément dans l'absolu.

Cette perte de cohérence se traduit également de manière systémique dans l'affirmation et les déboires de la société de consommation. Celle-ci inculque à l'individu une vision ponctuelle des objets de consommation : Un steak est présenté au supermarché, et ne rentrent en considération ni la fabrication du produit, ni le traitement des déchets. Il semblerait que la division du travail induite par les progrès de la technique entraîne une modification de la perception du temps par l'individu. Ce qui était senti auparavant comme une durée ou une continuité n'est plus perçu aujourd'hui que comme une singularité isolée. Or, c'est justement cette perte de conscience qui conduit à la destruction de l'environnement. Ainsi, la Division du travail permet une augmentation de la production, mais n'est pas nécessairement plus intéressant d'un point de vue philosophique ou spirituel.

- **Deshumanisation, aliénation et formes pathologiques**

Le fait que la division du travail soit un processus non-achevé a entraîné l'apparition de nombreuses formes pathologiques. Rappelons seulement l'appropriation de la division du travail manufacturière par le système capitaliste, qui conduit à la déshumanisation et à l'aliénation du prolétariat, réduit à l'état de simple machine. Ne rentrons point dans les détails, les écrits de Karl Marx ayant traité très largement du sujet, évoquant à la fois l'aliénation, l'exploitation, la domination, la non-possession des

moyens de production par le prolétaire, l'impérialisme bourgeois, ainsi qu'une multitude d'autres phénomènes tout aussi réjouissants.

Finalement, il apparaît clairement que la multiplication des crises, tant écologiques qu'économiques ne peut être qu'un paramètre révélateur des conséquences délétères de la division du travail social et témoigne d'une régulation inefficace de l'ordre social. Comme l'énonce Durkheim dans *De la division du travail social*, ces aspects négatifs, ou « formes pathologiques » selon Durkheim, ne sont pas des caractéristiques intrinsèque de la division du travail, mais bien des faits pathologiques engendrés par son inachèvement.

LE RISQUE DE DÉLITEMENT DE L'ORDRE SOCIAL

La perte de cohérence n'est pas le seul inconvénient du processus de division du travail. Si on pousse celle-ci à son maximum, on aboutit à une totale dissociation des différentes sphères, jusqu'à la disparition de toute base commune, de toutes normes et conventions. De ce fait, la possibilité d'une communication disparaît, l'économiste ne s'exprimant que par le langage mathématique, correspondant à sa discipline, et le biologiste disposant également d'un langage particulier, élaboré par la croissante spécialisation et professionnalisation. Cela serait ainsi l'aboutissement de ce qui est perçu actuellement comme un antagonisme croissant entre le travail et le capital, selon les propos Durkheimien, la division du travail opérant une dissociation des intérêts, jusqu'à détruire le lien social.

Il existe cependant une seconde échéance, plus imminente et plus probable, dans la destruction du milieu de vie de l'Homme. En effet, la division du travail permet un gain d'efficacité considérable, sans cependant l'accompagner de la conscience nécessaire pour le limiter : il est possible de mettre en branle des moyens démesurés pour répondre à des besoins mal-évalués. De ce fait, l'impact sur l'environnement est désastreux, même s'il n'est perçu que partiellement par le consommateur, par le fait qu'il ne perçoive qu'un fragment de l'information totale. Il va sans dire que la destruction de l'environnement en un si court laps de temps entraînerait irrémédiablement la disparition de l'espèce humaine, ce qui est somme toute assez problématique.

On peut cependant proposer une première objection : si l'on pousse au maximum la division du travail, portée par le progrès technologique, on peut penser que les tâches réduites aux actions les plus primaires, seront effectuées par une multitude de machines, dispensant l'Homme de tout labeur, et évitant la dissociation fatale des sphères évoquées ci-dessus. La division du travail conduirait ainsi à la fin du travail ! Cependant, d'une certaine manière, cette alternative s'est déjà offerte à nous, et plutôt que de la saisir, il semblerait que l'Homme ait augmenté sa consommation, légitimant la poursuite du travail. Il est peu certain que nous parviendrons à développer un jour des machines totalement autonomes pouvant remplir toutes les tâches, ou que nous parviendrions à modérer cette tendance de l'Homme à la consommation, avant que s'opère le délitement des sphères ou la destruction totale de l'environnement. Il semble que cette folie

consommériste soit le prolongement direct d'une médiation interne trop forte par la trop grande proximité des protagonistes sociaux.

Ainsi, la division du travail est un processus toujours en cours qui n'a pas encore achevé de transformer la société. De ces imperfections découlent des formes pathologiques dont les conséquences sont désastreuses pour l'individu. Elle entraîne à la fois une perte de cohérence, une aliénation et une déshumanisation, voire une robotisation de l'individu. Fonder un ordre social harmonieux n'est pas envisageable dans ces conditions, surtout qu'à moyen terme, si le processus ne parvient pas à aboutissement, le délitement total du tissu social ou à la destruction de l'environnement semblent être un futur envisageable pour la société humaine.

3. Un changement d'échelle nécessaire à la préservation de l'ordre social

VERS L'ÉMERGENCE D'UNE CONSCIENCE SUPÉRIEURE

- **Retrouver une conscience individuelle**

Il semble évident qu'avant de trouver une cohérence au niveau social, il convient tout d'abord d'en trouver une au niveau individuel. Saisir la cohérence interne de ses choix impactant dans l'espace individuel semble être une condition *sine qua non* d'un retour du sens. Pour cela, chaque individu doit être à même de prendre toutes les décisions qui le concernent sans se laisser imposer quelques contraintes ou volontés extérieures en ne cherchant qu'à se construire selon sa nature propre, c'est-à-dire l'état du Moi à l'instant où je prends la décision, incluant le contenu social intériorisé. Le problème vient de l'impossibilité croissante à suivre ses tendances internes, car la contrainte sociale se fait de plus en plus pesante, conduisant au décentrement de l'individu sur lui-même (notamment par les contraintes formelles de la dissertation ... note ajoutée rétrospectivement : le cadre dissertatif permet cependant une mise en tension qui est justement créatrice et condition de la progression).

- **Etendre une conscience au niveau social**

En réalité, il semble que la division du travail, pendant social du mécanisme naturel de socialisation – symbiose – fusion ne soit pas encore parvenu à son terme dans notre société. En effet, bien que la structure physique semble avoir été mise en place par la croissante spécialisation et la différenciation à l'extrême des différentes activités, il manque une conscience globale pour cimenter l'ensemble et apporter la cohérence manquante. Bien plus encore, il s'agirait de poser une barrière de perception pour limiter nos actes. Introduire une conscience dans la finalisation du processus de division du travail, c'est permettre le passage de l'efficacité à l'efficience à l'échelle sociale.

Que manque-t-il à l'élaboration d'une conscience ? Il convient pour cela d'introduire une notion nouvelle, la coïncidence entre la sphère d'action et la sphère d'observation. En effet, si je réalise un acte, je dois pouvoir avoir une perception la plus complète de ses conséquences à mon échelle. Le vecteur de l'information s'affirme en effet comme étant l'émotion : il faut que les répercussions de mes actes m'affectent directement afin je puisse saisir les implications de celui-ci. Une information ne s'ancre dans l'esprit que lorsqu'elle est portée par une émotion, ce qui fait qu'il est possible d'affronter l'annonce télévisée de la mort d'un certain nombre de personnes dans un pays éloigné, et ressentir une émotion moindre par rapport à l'effondrement que consiste un décès vu et vécu. En récapitulant, il faudrait ainsi philosophiquement que la sphère d'action de mes actes, c'est-à-dire la zone dans laquelle mes actes ont un impact, ne soit

pas plus étendu que ma zone de perception, afin que je puisse en ressentir directement les conséquences. Evidemment, il n'est pas possible d'avoir connaissance des moindres modifications de la matière, mais bien de rester à l'échelle de la perception humaine.
False

C'est bien cette coïncidence qui manque à la société actuelle ; tous les éléments sont perçus comme ponctuels, détachés de leurs origines et implications. Notons ainsi l'absence de considérations pour les conditions de production et de destruction des déchets, alimentaires notamment. Y'a-t-il une difficulté pour le PDG à décider l'exploitation d'un tel terrain au détriment de la population locale, tandis que cette décision n'a absolument aucun impact sur sa personne ? Chaque acte doit être effectué en pleine conscience des causes et des conséquences, mais celle-ci ne peut passer par l'information « brute » et vide de sens. En un certain sens, il faudrait une « division des émotions » accompagnant la division du travail. Pour cela, il manque deux choses : le partage de l'information et la capacité de traiter ces informations.

Les progrès de la technique ont permis une interconnexion qui semble désormais totale, ou du moins qui risque de l'être dans les années à venir. En ce sens, il convient de soutenir un développement technique comme phénomène neutre, tout en orientant son utilisation dans le sens de la fortification du lien social, car il permet un partage des informations extrêmement rapide et efficace. De ce fait, ce n'est pas l'accès à l'information qui nous empêche d'adopter un comportement rationnel, mais la capacité de traitement de l'Homme qui est déficiente. Prenons l'exemple trivial de l'alimentation ; il est bien sûr évident qu'il faille consommer des aliments sains pour se maintenir en bonne santé. Ainsi, il devrait nécessairement y avoir un objet de consommation dans un type considéré dont les caractéristiques seraient rationnellement plus avantageuses que les autres. Cependant, nous ne sommes pas capable d'interpréter les différentes données en glucides, en lipides, en protéines, celles-ci nous submergent de toute part, et sous la multitude des possibilités et des informations, nous nous laissons guider par autre chose, peut-être la publicité, l'intuition ou un autre facteur aléatoire. D'une certaine manière, l'exemple est mauvais, car un aliment n'est pas intrinsèquement néfaste à l'individu, il l'est uniquement par sa surconsommation, mais passons.

On pourrait simplement postuler qu'il manque un principe fédérateur à l'organisme social, de l'ordre de la solidarité mécanique, tel que la Morale, un système de valeur commun, une croyance partagée, des idéaux, etc. Finalement, les solidarités mécanique et organique s'affirment comme deux aspects d'un même tissu social, dont il convient de trouver un point d'équilibre pour parvenir à un état stable, voire deux développées les deux facettes jusqu'à ce qu'elles se recouvrent entièrement.

Les précédents processus de socialisation – symbiose – fusion ont toujours impliqué des organismes relativement simples, que ce soit la cellule eucaryote, voire même la fourmi. Il semble que l'énergie à fournir pour faire acquérir une conscience globale à l'ensemble de la société soit bien trop importante, et que de ce fait, cette conscience n'émerge pas. En effet, il faudrait pour cela une certaine harmonie, une

homogénéisation entre les différentes parties du tissu social. Il apparaît tout simplement que les capacités de traitement de l'information de l'homme ne peuvent pas être améliorées pour lui permettre d'agir en acteur rationnel, ayant la capacité de prendre en compte tous les paramètres, jusqu'à atteindre une sorte de « Bon sens » universel. Le risque encouru est la poursuite du processus de division non accompagné de la conscience nécessaire pour le limiter, entraînant la dissociation totale des sphères, puis le déchirement du tissu social et enfin la destruction de la Nature et par conséquent, de l'Homme qui évolue dans ce milieu.

LA COOPÉRATION DU TRAVAIL

L'augmentation des capacités de l'Homme n'étant pas envisageables dans un futur proche, il convient de réduire sa « sphère de vie », c'est à dire « l'intersection » entre son champ de perception et d'action. De ce fait, l'émergence d'une conscience se fera beaucoup plus aisément, et plutôt que de tenter une homogénéisation à l'échelle sociale mondiale, il paraît plus accessible d'effectuer le processus opposé, c'est-à-dire de créer des singularités de conscience supérieure puis de les unifier par la suite. Le modèle de l'anarcho-syndicalisme libertaire basé sur un esprit associatif, autogéré et autosuffisant permet une autonomie relative et une dissociation partielle du reste du tissu sociale, ainsi qu'une cohérence individuelle et sociale retrouvée par la place laissée au choix individuel. La configuration de la petite communauté induit une proximité entre ses individus qui leur permet, par la connaissance approfondie qu'ils ont les uns des autres, d'entrer dans une forme de symbiose.

De ce fait, il convient de déterminer un mode de production permettant un gain d'efficacité tout en préservant la cohésion du groupe dans le cas de la petite communauté. Une alternative à la division du travail pourrait ainsi être la « coopération du travail » : Tout le monde effectue les tâches nécessaires à sa survie, mais avec l'aide des autres. Toutes les tâches étant rassemblées dans la structure réduite de la communauté, même si l'individu ne s'occupe que de tâches demandant une certaine spécialisation, il perçoit clairement l'édifice qu'il est entrain de bâtir ainsi que la logique globale à laquelle il participe. La communauté autorégulée n'est cependant pas forcément autarcique, une forme d'échange est nécessaire avec les communautés environnantes, mais respectant une certaine distance, comme celle séparant le noyau des électrons dans l'atome, permettant d'éviter toute « médiation interne » trop marquée, selon la conception girardienne du terme.

La question de la distance entre les individus semble en effet centrale. Il va de soi que la croissante surpopulation de la planète a conduit à un rapprochement des hommes, mais le processus de division du travail en est également responsable par la concentration accrue dans les villes qu'il induit. Il semblerait que cette proximité des individus soit l'un des fondements de la société de consommation, car selon la thèse girardienne, elle est à l'origine d'un processus de médiation interne : chaque individu désire ce que l'autre possède dans un processus mimétique, s'inscrivant dans une relation triangulaire entre le sujet, l'objet et autrui, perçu comme obstacle. Cette constante proximité place l'individu

dans un état de tension permanent et sa recherche de stabilité par le conformisme passe de ce fait par une consommation croissante afin d'égaliser sa situation à celle de la multitude de gens qui l'entoure. Cependant, on peut supposer que l'achèvement de la transition démographique dans les pays en voie de développement ainsi que l'ancrage du fait homosexuel dans les mœurs permettra une diminution de la population mondiale. Il paraît également nécessaire de réduire la tension en essayant de trouver une distance idéale entre les individus, permettant une communication mais réduisant le processus mimétique pour parvenir à une situation de « médiation externe », c'est-à-dire une certaine inspiration d'autrui, mais sans l'aspect conflictuel. Il convient de ce fait de trouver « la juste distance » à l'image de la structure de l'atome, dont le conflit permanent entre l'attraction forte et faible en maintient la cohérence. Le modèle de la petite communauté permet à nouveau ce progrès dans le sens où elle entraîne une désurbanisation et une répartition de la population sur le territoire. Il reste cependant à résoudre le problème de l'inégalité des conditions climatiques et géographiques sur celui-ci. Cette conception peut également sembler problématique dans le sens où c'est la mise en tension induite par la proximité avec autrui qui engendre un décentrement de soi. Ce décentrement dégage une zone de possibles dans laquelle s'opère la création, que l'on peut ici considérer comme le processus de progression de l'individu. Or, ce processus disparaît si l'on enclave les communautés. Il convient cependant de ne pas les percevoir comme des ensembles communautaristes, mais bien plus comme des regroupements d'individus qui chercheraient au contraire à maximiser le nombre de rencontres avec autrui dans une ouverture d'esprit maximale.

Enfin, on parvient à maximiser le partage de l'information entre les individus par la pratique du débat « non belliqueux » ou plus simplement de « l'échange verbal » entre les individus, permettant un entremêlement des subjectivités, d'où ressort un « bon sens » certain par l'objectivation que permet le débat. Mentionnons ici le débat interprétatif qui, en confrontant deux points de vue opposés en apparence, permet de dégager une troisième solution convenant aux deux partis.

En résumant, le but de la coopération du travail serait de créer une conscience supérieure à une échelle réduite par une adéquation entre le champ d'action de l'individu et sa sphère d'observation directe. On parviendrait ainsi à saisir la cohérence d'ensemble de la tâche tout en maintenant une forme de division du travail des tâches entre les individus, plus ou moins superficielle, mais qui permet néanmoins un gain de productivité. Une certaine spécialisation est souhaitable, mais celle-ci doit provenir de l'intérieur : chaque individu dispose d'une « configuration » psychologique et physique qui le prédestine à l'excellence dans un domaine ; cependant, cette progression nécessite un socle de compétences commun à tous les individus. Ainsi, la petite communauté permet à la fois la diminution des informations reçus et l'augmentation du potentiel de traitement par la pratique du débat interprétatif.

Mettons à jour la topique proposée dans la 1^{ère} partie

Individu isolé	§ → Autoproduction
Socialisation	§ → Partage des tâches et échange
Symbiose	§ → Division du travail
Fusion	§ → Coopération du travail

LE CHOIX D'UN MODE DE VIE

Avec la succession des crises biologiques et financières, l'enjeu majeur de l'espèce humaine se situe bel et bien dans l'émergence d'une conscience de niveau supérieur, ou d'une forme de « bon sens », qui pourrait conduire l'Homme à un comportement rationnel par la perception d'une cohérence d'ensemble. La question est désormais de savoir si le passage à une conscience sociale s'effectuera avant la dislocation du tissu social et la destruction de l'environnement naturel, ce qui paraît peut probable au vu de l'effort d'homogénéisation et de l'énergie nécessaire.

Une seule porte de sortie semble envisageable, mais celle-ci implique un changement radical du mode de vie par l'adoption de la petite communauté anarchiste libertaire autogérée. En effet, cette réduction de l'échelle sociale facilitera l'émergence de petites consciences supérieures et ponctuelles, apparaissant comme des singularités sur un tissu social fragmenté, qui pourront ensuite s'unifier pour former un Tout social, et réitérer le processus.

Ce monde de l'hyper-connexion et de l'hyper-information ne semble pas forcément souhaitable. Le problème est qu'il est difficile de concevoir la perception qu'aura un être humain futur de sa propre condition, comme membre d'un organisme social. Notre égo refermé sur nous-même ne permet en tout cas pas ce décentrement.

Malheureusement, il semblerait que nous soyons déjà bien engagé dans cette direction. Comment préserver un espace de création dans un tissu social parfaitement cristallisé ? L'Art, l'innovation et la création s'effectuent toujours aux frontières de l'inconnu, cela consiste à dépasser les limites de sa conscience pour se jeter dans le nouveau, incluant une certaine prise de risque et mise en tension. Ainsi, l'Art n'est pas voué à disparaître, car l'être social aura lui même une activité artistique qu'il exprimera à l'extérieur de ses limites propres, constituées par le maillage des perceptions humaines. Bien plus que la contrainte, le gain ou la passion, la stimulation semble être un moyen d'incitation à ne pas négliger. Cette tendance à défricher l'inconnu, se plonger dans un mouvement de création permanent est une stimulation nécessaire au maintien de la dynamique sociale interne.

Il ne faut surtout pas envisager cet état comme celui d'un passage au mode de vie de la fourmi ; l'homme est un individu beaucoup plus complexe que la fourmi primitive, et le passage à l'être social permettra la libération d'un potentiel énorme, et surtout la possibilité d'atteindre un équilibre et une position harmonieuse. L'état d' « anarchie » sera atteint, se définissant comme « l'ordre sans le gouvernement », c'est-à-dire une totale absence de contrainte extérieure, car l'action proviendra uniquement de la Nature de l'individu (telle que définie plus haut) et l'information circulera par différence de potentiel et non pas ordres hiérarchisés.

<u>Stade</u>	<u>Activité</u>	<u>Mode de vie</u>
Individu isolé	→ Autoproduction	→ Le sage ermite
Socialisation	→ Partage des tâches et échange	→ Tribu primitive
Symbiose	→ Division du travail	→ Société capitaliste
Fusion	→ Coopération du travail	→ Anarcho-syndicalisme

Ici s'achève cette expérience de pensée. Il convient dès lors de la critiquer immédiatement. L'idée que l'on puisse déterminer un comportement rationnel, à quelque échelle que ce soit, paraît déjà comme une idée erronée. Faire coïncider la sphère d'observation et la sphère d'action semble en soi théoriquement envisageable, mais dans la pratique, il est impossible de déterminer l'impact de chaque action à l'échelle de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, et bien pire encore, de dire qu'une quelconque action est bonne pour la préservation de l'ordre social. En effet, nos actes entraînent une cascade d'événements dont il n'est pas possible de déterminer s'ils contribuent ou non à la stabilisation sociale et à la préservation de l'être humain.

De même manière, si l'on introduit l'observateur dans le raisonnement, comme il fut le cas en physique quantique et en philosophie, l'idée de certaines lois physico-chimiques auxquelles il faudrait correspondre s'effondre. Rien ne me permet de savoir si la réalité dans laquelle j'évolue est une réalité commune, stable et existant hors de moi, ou au contraire, si elle n'est que la construction de mon esprit et n'existe pas hors de moi. Il est même possible d'envisager dans une compréhension de la dialectique hégélienne tous les éléments extérieurs comme des projections ou des fragments de la conscience de l'individu. La causalité n'est pas du tout évidente dans le sens où le Temps lui-même semble être un repère humain fabriqué de toute pièce. Evoquons ici le continuum nietzschéen qui semble exprimer cette incertitude quant à la causalité. Cependant, si l'on prend toutes ces éventualités en compte, peut-on encore envisager de fonder une quelconque société ou d'ériger des pratiques directrices ? Il semblerait que le paradigme scientifique actuel permette encore une progression suffisante pour ne pas l'invalider immédiatement, bien qu'il soit erroné dans son fondement. Enfin, ce n'est pas le

pourcentage de vérité d'un paradigme qui définit sa légitimité, mais bien plus le degré de progression qu'il permet. En ce sens, concevoir l'action comme rationnel permet un progrès non négligeable.

Il convient même de réfuter l'idée de la conservation de l'espèce ou de la protection de l'environnement comme absence d'impact sur celui-ci. Il s'agit déjà d'un jugement porté par un individu précis lorsque l'on stipule que tel ou tel acte n'est pas favorable à l'environnement. Celui-ci évolue en fonction de contraintes qui diffèrent selon les époques. Les périodes de glaciation peuvent être perçues comme défavorables par exemple, mais dans l'absolu, il ne s'agit que d'une modification des paramètres environnementaux qui ne présage en rien de l'éventuel impact de l'individu sur celui-ci. Il apparaît cependant que le changement est bien trop rapide et trop marqué pour qu'il soit naturel, mais cela reviendrait à privilégier une forme de conservatisme, affirmant qu'il faut préserver plus que créer. Enfin, il paraît difficilement tenable de privilégier une biodiversité faible et un environnement toxique, mais dans l'absolu, on ne peut le déterminer véritablement.

La question est donc éminemment complexe, et j'espère que, bien que n'ayant pu apporter une réponse véritable, ce trop court mémoire aura contribué à soulever quelques enjeux sous-jacents, bien loin de complexifier le propos inutilement.